

Un mannequin de la maison Paquin

Tout a pratiquement été dit à ce sujet dans le livre de Sirop. Ses films avec Guitry sont un florilège de la haute couture de l'avant-guerre et un rappel de l'époque de Lucien Guitry où les robes des actrices comptaient autant que leur talent. Jacqueline constituait une réclame exceptionnelle pour la maison Paquin, ce qu'elle affiche d'ailleurs car, quand son personnage, Marie Muscat, devient soudain riche dans *Bonne Chance*, on la voit franchir la porte du célèbre couturier. Tout Paris admirait ses robes, ce qui l'exaspérait souvent car les journalistes en parlaient plus que de son talent. Monthel en est un bon exemple qui fait la critique de *Quadrille* au théâtre, en 1937.

« Nous applaudissons à sa grande élégance la charmante Jacqueline Delubac qui porte successivement une délicieuse robe bleu marine garnie de blanc au col et au poignet, un svelte tailleur sport marron avec jaquette à carreaux, un ensemble smart dont la jupe est marron et la veste brique avec une garniture de renards roses. Le tout est signé Paquin. Félicitations¹⁵⁷. »

On imagine l'agacement de l'actrice devant les mots « applaudissons » et « félicitations » qui s'adressent ici à des vêtements achetés et non à leur propriétaire.



Jacqueline Delubac « sculptée » par Guitry
in *L'Élégance de Jacqueline Delubac, op.cit.*, p. 31 et 33.

¹⁵⁷ MONTHEL, *Les Élégances au théâtre, Heures de Paris*, Dossier JD, BNF, 14.12.37.

« Je suis un peu fatiguée » dit-elle à un journaliste après son divorce, « de porter avec élégance, des robes du soir et des chapeaux mode comme pour me convaincre que cela doit consoler de tout et suffire au reste -mais on ne me convainc pas¹⁵⁸ ». Ceci dit, elle éprouvait une véritable passion pour les créations de couture et un autre journaliste la décrit « promenant, sur une feuille de papier vélin, la pointe de son crayon pour créer des modèles et étalant sur son couvre-lit des aigrettes, des pochettes, des écharpes, des chemisiers et des mouchoirs en dentelle. Elle aime à dessiner des modèles de robe qu'un grand couturier lui confectionnera¹⁵⁹. »

Françoise Choisel signale, qu'au moment où elle ne s'entendait plus du tout avec Guitry, pour se reconforter, « elle se faisait conduire chez les couturiers et les bottiers. Elle portait ses robes avec un chic extraordinaire¹⁶⁰ ». Apparemment, comme le dit Jacqueline Delubac à un journaliste : « Cela ne me consolait pas de tout ! ».

Que porte-t-elle? Beaucoup de robes longues. Les plus belles sont peut-être celles de *Désiré* et elles sont presque toujours dues à Paquin. Elles paraissent parfois un peu ridicules comme celle qu'elle porte dans la salle à manger du paquebot Normandie dans *Les Perles de la couronne* où, sur chaque manche, est fixée une sorte de cible sur lesquelles on aimerait tirer ou celle de *Désiré* qu'elle porte au repas et dont les manches sont tellement énormes et contournées que ses « ailes de géant » l'empêchent quasiment de marcher. Mais, dans l'ensemble, elle voit juste et sobre. C'est un plaisir supplémentaire qu'offrent les films de Guitry qui mettent en scène ses chefs-d'œuvre de la haute couture.

Tel est le personnage construit de toutes pièces par Sacha Guitry et parfois par les journalistes : une femme dont l'apparence est assez fabriquée, mais qui le sera beaucoup moins avec Marcel L'Herbier ou Musso. Notre description minutieuse n'est donc pas un blason sexiste coupable de faire de l'actrice uniquement un objet élégant. Il s'agit plutôt de définir les traits du personnage que Guitry lui « sculpta », comme il sculpte la statue « en glaise » de Geneviève de Sérévillle dans *Donne moi*

¹⁵⁸ DORINGE, *L'Intransigeant*, 10.2.1939.

¹⁵⁹ Bernard FABRE, Dossier Guitry, BNF, 7.3.1940.

¹⁶⁰ Fernande CHOISEL, *Sacha Guitry intime*, Editions du Scorpion, 1957, p.157.

tes yeux La mère de Jacqueline Delubac lui avait imposé de porter des vêtements de petite fille qu'elle détestait Sacha lui demanda d'adopter la panoplie de l'élégante selon ses goûts. Dans les deux cas, elle finit par se révolter contre le port de ces deux uniformes.

3.5 Les rôles de Jacqueline Delubac chez Guitry

Son physique juvénile et gracieux limita considérablement ses rôles. Dans ses dix films avec Guitry, de 1935 à 1938, elle joua des jeunes femmes de 28 à 31 ans, presque toujours riches et entretenues par un homme, mais rarement par un mari.

Elle est pourtant sur le point de se marier (en courant !), à la fin du film, dans *Quadrille*, et, dans *Bonne Chance*, elle se marie aussi, mais dans les toutes dernières minutes du film également. Elle est tout de même épousée par le joueur invétéré du *Roman d'un tricheur*, « pour affaires », mais dès que lesdites affaires ne marchent plus, ils divorcent. Elle n'est vraiment mariée avec Sacha Guitry que dans *Les Perles de la couronne*, sous le nom un peu ridicule de Madame Martin, et Lorcey parle, à leur sujet, de « petite comédie matrimoniale qui pourrait bien toucher au drame¹⁶¹ ». En effet, Madame Martin (Françoise jouée par Jacqueline Delubac) est sur le point de tromper son mari jaloux (Jean joué par Guitry) pour obtenir de Raimu l'ultime perle de la couronne. Elle est enfin une femme trompée, mariée à Raimu l'infidèle dans *Faisons un rêve* ce qui fait, au total, cinq mariages pour dix films. Mais un seul (celui des *Perles de la couronne*) paraît relativement solide, les autres ne sont que des esquisses (*Quadrille* ou *Bonne chance*) ou des échecs (*Le Roman d'un tricheur* et *Faisons un rêve*).

Quels types de profession lui confie-t-on ? Dans *Le Mot de Cambronne*, elle est bonne à tout faire (vraiment tout). Elle joue une étudiante un peu fauchée dans *Le Nouveau Testament*, une blanchisseuse vite transformée en héritière dans *Bonne chance*, une femme entretenue dans *Désiré* et *Mon père avait raison*, une enquêtrice qui fait ce travail parce que son mari en a besoin dans *Les Perles*, une joueuse dans

¹⁶¹ Jacques LORCEY, *Les films de S. Guitry*, Séguier, 2007, p. 101.

Le Roman, une improbable tireuse de cartes dans *Remontons les Champs Elysées* et, enfin, une journaliste indépendante dans *Quadrille*, ce qui surprend beaucoup de la part d'un Guitry machiste mais, à la fin du film, elle est tout à fait prête à troquer sa liberté contre les pièges du mariage.

3.5.1 Les jeunes filles

Dans *Bonne chance*, Jacqueline Delubac est une jeune fille audacieuse (Marie Muscat) qui renonce à un mariage concocté par sa mère pour aller voyager avec un homme qu'elle connaît à peine mais avec lequel elle a des biens communs (l'argent gagné grâce à un billet de loterie !). Elle finira par l'épouser à la fin du film. Sa condition de jeune fille prolétaire et indépendante est donc très éphémère.

Dans *Mon père avait raison*, l'année d'après, Jacqueline Delubac joue un rôle de jeune fille moderne intéressant :

Loulou (Jacqueline Delubac) est amoureuse de Maurice (Paul Bernard), fils de Charles Bellanger (Guitry) auquel elle explique qu'elle est malheureuse car Maurice la laisse souvent seule, pour « aller s'occuper de son père », dit-il. Pour qu'il ne soit plus seul, elle propose effrontément à Charles les « services » d'une de ses amies qui cherche un monsieur sérieux. Charles est séduit par la loyauté et l'amour de la jeune fille pour son fils et comprend qu'il est responsable des préjugés de Maurice concernant le mariage et du chagrin de la jeune Loulou. Il offre au couple un voyage à Venise qui consolidera leur amour. Maurice revient de Venise avec elle et lui demande de ne jamais lui mentir mais elle ne lui avait pas avoué sa complicité avec Charles. Le père révèle la supercherie et Maurice, horrifié par cette trahison, renonce à l'épouser. Mais Charles défend Loulou qu'il admire et Maurice l'épousera.

Dans la première partie, Jacqueline Delubac fait preuve d'une autorité, d'une finesse et d'un charme étonnants et c'est elle qui dirige la scène d'entretien avec Charles (Guitry). Sa forte personnalité fait de Loulou un personnage intéressant, sans doute peu moral, mais courageux. C'est une jeune fille moderne sans préjugés qui connaît la vie et qui a le courage de défendre son amour. Le dialogue est très vif, le rythme soutenu et tout est fait pour mettre en valeur, par de nombreux gros plans, la vivacité, la franchise et la gaîté de la jeune fille et de l'actrice. Le visage de Sacha s'éclaire d'ailleurs de plus en plus au fur et à mesure qu'elle parle et c'est elle, en fin de compte, qui joue le rôle de « l'illusionniste », face à un Guitry séduit par sa plaidoirie. Le spectateur s'identifie à Sacha, éberlué et admiratif, qui joue le triple

rôle du mari, du metteur en scène et du partenaire amoureux et paraît sincèrement admirer sa femme. Au second acte, en revanche, elle est un peu plus étioyée car ce sont les hommes qui parlent désormais. Elle reste sur la défensive, n'est plus que l'ombre d'elle-même et ne parvient pas à se défendre. C'est Charles le patriarche qui s'en chargera, à sa place. Les hommes ont repris le pouvoir.

De Jacqueline Delubac, Loulou a l'audace et l'intelligence. Comme elle aussi, elle est parfois accablée par l'autoritarisme de Guitry et renonce à se défendre...jusqu'au jour où elle brisera ses chaînes. Comme elle le dit en parlant de sa rencontre avec Guitry : « J'étais encore très malléable et c'est avec joie que je me soumettais à son autorité. Mais un jour vint où je compris que cette autorité commençait à me peser¹⁶² » Dans *Le Nouveau Testament*, Juliette (Jacqueline Delubac) est une jeune fille moderne qui travaille pour payer ses études. Elle est une secrétaire professionnelle et accepte sans rechigner de rester tard au bureau et d'effectuer un travail supplémentaire. Elle est franche, directe, appliquée mais elle sait aussi se protéger de la grossièreté et de la femme de son patron. Elle devient alors insolente avec brio. Comme la journaliste de *Quadrille*, elle donne une impression d'indépendance, d'humour et de sérénité. Etant donné sa condition modeste, elle n'est pas habillée avec extravagance par les grands couturiers. Il est évident que ce personnage ressemble beaucoup à l'actrice. Comme le dit Fernande Choisel : « Elle avait la tête bien sur les épaules. Issue de la grande bourgeoisie lyonnaise, elle en avait hérité le solide bon sens bien connu. Elle n'avait pas besoin de multiples consultations avant de prendre une décision Elle la prenait au moment voulu et toujours avec raison¹⁶³. »

La jeune fille du *Mot de Cambronne* est tout le contraire. De condition modeste, elle aussi, elle ne dispose pas, comme la précédente, d'une élocution sophistiquée, elle est même quasiment muette, et elle subit sa condition avec une résignation souriante. Elle est dominée par sa vétilleuse patronne (Marguerite Moreno) et doit accorder ses faveurs au patron (Guitry). C'est un bel oiseau des îles caractérisé par la pauvreté de son langage. Elle ne parle qu'une seule fois et le mot

¹⁶² Jacqueline DELUBAC, Comment je me suis séparée de Sacha Guitry, *Ici-Paris*, 18.11.1947.

¹⁶³ Fernande CHOISEL, *op.cit.*, p. 110.

« de cinq lettres » qu'elle emploie nous rappelle sa condition modeste. L'élégante aristocrate anglaise qu'est la générale ne connaît pas ce mot qu'on ne lui a pas appris au couvent. Ce rôle est pour Jacqueline Delubac situé aux antipodes de sa personne et de sa persona.

3.5.2. Les femmes du monde

Il est évident que les femmes du monde ou du demi-monde constituent un « must » du boulevard. Ces femmes sont nécessairement élégantes, puisqu'un mari ou un amant assure leur survie, et elles sont donc des sortes de « femmes-sandwiches » de luxe pour les grands couturiers. Jacqueline Delubac a souvent joué des rôles de femmes du monde et son étonnante garde-robe fut à l'origine, en 1994, du livre de Dominique Sirop : *L'élégance de Jacqueline Delubac*. Les films de Guitry ont un côté magazine de modes un peu désuet plaisant à feuilleter. Dieu merci, ils n'ont pas que cela à nous offrir.

Jacqueline Delubac est une élégante femme du monde dans *Faisons un rêve*. Elle est mariée à Raimu qui la trompe mais auquel elle hésite à rendre la pareille. Finalement, elle succombe et se met en danger en passant étourdimement la nuit avec son amant. Ce scandale inévitable provoquera son divorce mais une bourgeoise ne saurait vivre sans un riche mari et elle accepte donc d'épouser son amant. Heureusement, elle apprend qu'au cours de la fatale nuit où elle a découché, son mari en a fait autant. Elle va s'organiser pour poursuivre bourgeoisement son adultère.

Le film décrit la stratégie d'un habile séducteur. Dans la vie, Guitry avait sans doute eu recours à cette technique avec elle. C'est du moins ce qu'elle dit.

« Voilà qu'à chacun de ses gestes, corpulence et épaisseur fondaient comme neige au soleil, une cadence étourdissante, une rencontre décisive entre le geste et la parole analogue à celle qui fait coïncider un son et un sens : on l'appelle poésie¹⁶⁴ »

Dans *Désiré*, elle est actrice mais elle a cessé de jouer, ce qui est très exactement l'inverse de Jacqueline Delubac qui prétend n'avoir jamais autant

¹⁶⁴ Jacqueline DELUBAC, *op. cit.*, p. 49.

travaillé qu'avec Guitry et déclare, dans une interview au *Poste Parisien*, le 11 mai 1937 : « Moi qui suis la femme de ce tyran, songez à ce que je pourrais en dire. Je viens de vivre à ses côtés trois mois de travail acharné ». Son personnage dépend d'un ministre mais, dans la vie, Jacqueline Delubac eût été bien trop fière pour accepter la dépendance financière d'Odette qui lui permet de renoncer à son métier de comédienne. On ne l'imagine pas attirée, comme la patronne de Désiré, par un homme qui n'est pas du même milieu bourgeois qu'elle et on sait que son second mari était un milliardaire.

En revanche la conclusion raisonnable de la pièce pourrait être la sienne, le triomphe du bon sens et du conventionnel.

3.5.3 Les journalistes

Dans *Les Perles de la couronne*, Jacqueline Delubac, pour retrouver les perles égarées du titre, joue trois rôles très différents : une épouse appliquée, une reine douloureuse (Marie Stuart) et une impératrice malicieuse (Joséphine de Beauharnais). Une série de « flash-back » nous conte les aventures de ces perles à différentes époques de l'histoire de l'Europe.

Le premier rôle de Jacqueline Delubac, le plus moderne, a pour décor final celui du paquebot *Normandie*, fleuron de la marine française en 1937. Elle y joue, pour une fois, un rôle assez actif qui annonce celui de la journaliste indépendante de *Quadrille* qu'elle tournera, l'année d'après. Guitry commence-t-il à comprendre que la jeune fille qu'il croyait relativement soumise, cinq ans plus tôt, est finalement devenue autonome et qu'elle va bientôt le quitter ?

Au début, elle est la femme obéissante de Jean Martin qui recherche les trois perles manquantes de la couronne d'Angleterre et, Guitry-Martin, sur un ton professoral, lui demande sévèrement si elle sait de quoi est faite ladite couronne. Elle lui répond modestement mais avec ironie : « C'est une des deux ou trois choses que j'ignore, mon chéri ! ».

Elle disparaît un certain temps puis elle revient, tard dans l'intrigue, et elle ressemble alors à ces enquêtrices audacieuses du cinéma classique français que décrit

Gwenaëlle Le Gras¹⁶⁵ qui travaillent avec ou pour leur compagnon mais ne peuvent faire oublier leur condition de femme. C'est par ses robes élégantes, par son charme et non par sa compétence policière que l'épouse du macho Martin obtient de Raimu la dernière perle sans avoir le droit de lui parler car Jean Martin est très jaloux. Raimu, qui tombe amoureux d'elle, lui offre la dernière perle mais n'a pas droit à ses faveurs en échange. Bizarrement, mais pas tellement au fond, Sacha-Martin, laisse tomber cette ultime perle dans les flots, ce qui retire tout sens à la réussite de son épouse. Le personnage de l'enquêtrice improvisée est donc assez maltraité par l'auteur « Je vous jure que la femme n'est pas faite pour travailler¹⁶⁶ » dit Sacha dans *Les Femmes et l'amour*. Il dit aussi : « Le jour où elles travailleront toutes, où elles auront toutes un métier, ce ne seront plus des femmes.¹⁶⁷ ». Ceci explique sans doute cela.

Dans *Quadrille*, elle est une journaliste indépendante mais qui finit, une fois de plus, par capituler devant un directeur de journal qui veut l'enfermer dans la prison du mariage. Nous étudierons ce rôle plus en détail en l'opposant à sa première apparition dans le cinéma de Guitry, dans *Bonne Chance*.

3.6 Deux études de cas : *Bonne chance* (1935) et *Quadrille* (1938)

3.6.1. *Bonne Chance* (1935)

Ces deux films, que trois ans seulement séparent, marquent le début et la fin de la collaboration de Guitry et de Jacqueline Delubac, qui jouera certes un petit rôle dans leur dernier film *Remontons les Champs Elysées*, mais son règne est alors déjà terminé.

¹⁶⁵ Gwenaëlle. LEGRAS, Séminaire « Genre et gender », INHA, Paris, Année universitaire 2010- 2011.

¹⁶⁶ S GUITRY, *50 ans, op. cit.*, p.124.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 126.

Pourquoi filmer ?

Il y a déjà quatre ans que Jacqueline Delubac apprend durement son métier avec Guitry, ce dont elle se plaint parfois, nous l'avons vu. Elle n'est plus tout à fait conforme à son autoportrait de « petite débutante naïve de l'époque des Bouffes Parisiens », telle qu'elle se décrit au moment où elle rencontre Guitry.

Elle deviendra peu à peu cette jeune femme qui « commence à prendre conscience de sa personnalité » et qui « supporte mal des idées qui ne sont pas parfois les siennes¹⁶⁸ ». C'est vraiment la première fois que Guitry met en scène sa compagne, au cinéma. Certains magazines avaient pourtant annoncé le tournage de *Mozart* avec Yvonne Printemps mais le divorce mit fin à ces projets.

Le film est projeté en même temps que *Pasteur* et le contraste est étonnant entre ce film sans femmes et *Bonne Chance* où Jacqueline Delubac est présente de bout en bout, comme pour rassurer les spectateurs inquiets devant le renoncement de l'auteur à sa spécialité : les relations complexes entre les femmes et leurs compagnons.

Guitry qui vient d'épouser Jacqueline Delubac, six mois plus tôt, est très heureux au moment du tournage car il tourne enfin, avec la femme qu'il aime et l'actrice qu'il admire, une histoire qui ressemble beaucoup à la sienne.

¹⁶⁸ Jacqueline DELUBAC, *Ici-Paris*, 18.11.1947.



Attitude surprenante pour l'époque, il cite in extenso, dans le *Paris Soir* du 18 octobre 1935, la longue lettre d'une spectatrice que le film a incitée à épouser un homme plus âgé car, dit-elle, « nous avons remarqué que nous nous portons mutuellement bonheur chaque fois que nous sommes rassemblés, c'est en voyant votre film que nous nous en sommes rendu compte ». Ce témoignage, conclut-il, « comble le désir secret que nous avons en nous : dissiper les soucis et les peines et contribuer au bonheur de ceux qui nous écoutent¹⁶⁹ ». Le spectacle offert par le couple Guitry-Delubac répond à ce désir généreux, qui est constamment exprimé par l'auteur : rendre heureux les gens qui l'écoutent. Le film est, par ailleurs, un scoop car Guitry avait dit beaucoup de mal du cinéma qui « émousse votre sensibilité car il vous laisse froid, vous public, parce qu'il est froid lui-même ». Il prétendait que « le cinéma part de ce principe monstrueux que le public ne connaît rien, ne comprend rien et refuse de réfléchir.... Les sommes considérables qu'ils ont investies oblige les producteurs à flatter ce qu'il y a de moins élevé dans l'âme du public¹⁷⁰. Cette « seconde vérité » façon Orwell risque donc de surprendre beaucoup les spectateurs et Guitry fait précéder la projection d'une annonce sur écran où il tente de se justifier.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 121.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 58.

Mesdames et messieurs, voilà bientôt dix ans
Que je parcours la France et l'Europe en disant
Pis que pendre du cinéma
Et nul ne s'exprima jamais d'une manière plus brutale à son sujet.
J'ai dit que les acteurs
Perdaient au cinéma beaucoup de leur valeur
Donc si vous me trouvez bien, je veux bien avoir tort.
Si vous me trouvez mal- c'est que j'aurai raison¹⁷¹ »

Pour Guitry, le cinéma se résume donc au problème du talent des acteurs. C'est oublier que la raison de la réussite de *Bonne Chance*, c'est, avant tout, la virtuosité de la caméra, le rythme trépidant de l'action, l'originalité des dialogues au ton persifleur, l'amour et la complicité des deux protagonistes. Guitry qui admirera beaucoup plus tard le réalisme de *Farrebique* a filmé dans *Bonne Chance* l'histoire de son amour pour Jacqueline Delubac dont le rôle est capital dans ce film. C'est son premier film avec Sacha Guitry et le premier grand film de sa carrière car elle n'a, jusqu'ici jamais été le personnage principal d'une œuvre pour l'écran.

Vérité et Fiction

Marie Muscat (Jacqueline Delubac), lingère, est demandée en mariage par Prosper (Numès fils). Sa mère (Pauline Carton) y est favorable et Marie accepte d'épouser Prosper sans l'aimer.



La « bonne » mère



Entre deux égoïsmes

Elle est pourtant attirée par Claude (Guitry), son voisin peintre qui est beaucoup plus âgé qu'elle. Elle lui propose de participer à l'achat d'un billet de

¹⁷¹ Sacha GUITRY, Casino de Biarritz, 13.8.1935 in *Le cinéma et moi*, Ramsay, 1977, p. 120.

loterie et ils gagnent une somme importante qui leur permet de partir en voyage. Le film racontera la naissance de leur amour qui finira par l'emporter. Le mariage aura lieu dans le village natal de la fiancée.

L'histoire de cette promotion soudaine est évidemment celle de Jacqueline Delubac rencontrant Guitry. Cette rencontre signifie en effet pour elle, comme pour Marie Muscat, l'accès soudain à la richesse, à la notoriété et le renoncement à un mariage bourgeois. Leur différence d'âge est la même dans le film que dans la vie, et Jacqueline Delubac porte les modèles de Paquin à la ville comme au cinéma. Leur mariage eut lieu presque en même temps que celui du couple du film et la célébration du retour de l'enfant prodige de Fontenac rappelle celui de Jacqueline Delubac, à Lyon, l'année précédente, à l'occasion de la création de *Son père et lui*, hommage à l'acteur Laurent Gourguet, créateur du personnage de Guignol.

Ce rôle, plus que tous les autres est le reflet de sa vie avec Guitry. « Nous venions de nous rencontrer », dit-elle, « Il y avait entre nous un grand amour, un courant exceptionnel passait qui n'existe pas habituellement entre deux acteurs et cela se ressent dans le charme du film¹⁷². »



Marie découvre l'art



et la gastronomie

On sent leur complicité dans les jeux de mots faciles mais efficaces qu'ils échangent, par exemple dans le dialogue ébouriffant du restaurant, sur les œufs-cocotte et les soufflés à la vanille¹⁷³. On le trouve aussi dans les imitations dont parle Jacqueline Delubac : « Quand il me dit « Pourquoiâ » et que je réponds « Quoa » en

¹⁷² Jacqueline DELUBAC, *Sacha Guitry cinéaste, op.cit.*, p.110.

¹⁷³ Sacha GUITRY, *Cinéma, op.cit.*, p. 28.

l'imitant. C'est venu spontanément pendant le tournage puisqu'on filmait presque comme si on était à la maison¹⁷⁴ ». Elle se vante de l'avoir fait danser dans *Faisons un rêve* mais elle oublie qu'il valsait déjà follement dans *Bonne Chance* et qu'il y fredonnait même un air de Vincent Scotto dont les paroles sont évidemment inoubliables.



Happy Ending

« Chantons, chantons et souhaitons
Que le bonheur de notre bienfaitrice
Dure des jours heureux
Aussi nombreux que les étoiles dans les cieux¹⁷⁵. »

Leur différence d'âge, nous l'avons vu, est celle de Marie et de Claude. La mère de Marie (Pauline Carton) en est scandalisée : « Un homme qui a plus de deux fois ton âge ! » dit-elle : « Comme c'est charmant » dit Claude effrontément, « un homme plus très jeune avec une toute jeune femme¹⁷⁶ » et il parle à Marie « comme à un enfant, en la berçant¹⁷⁷ » selon le texte du scénario. Dans la vie, l'amour et la paternité n'ont pas vraiment de frontières pour Sacha Guitry. De même, le fiancé

¹⁷⁴ Jacqueline DELUBAC, *Sacha Guitry cinéaste, op.cit.*, p. 110.

¹⁷⁵ Sacha GUITRY, *Cinéma, op. cit.*, p. 35.

¹⁷⁶ Sacha GUITRY, *ibid.*, p. 27.

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 41.

militaire ressemble un peu, en plus vulgaire, à celui que Jacqueline a du limoger au début de sa carrière et dont elle parle souvent, lors de ses interviews.

C'est évidemment une banalité de constater que la rampe n'existe pas pour Guitry et qu'il ne sépare jamais tout à fait le réel de la fiction : *Toâ* en est l'exemple le plus net, comme le dit Tadeus Kowzan¹⁷⁸.

Présence du souvenir

Mais l'amour de Guitry pour Jacqueline Delubac, même s'il est essentiel, n'est pas le seul élément du film. Le souvenir est toujours présent. Dans la vie, le portrait d'Yvonne Printemps par Vuillard paraît et disparaît dans la maison de l'avenue Elysée Reclus, en fonction des visiteuses successives et Lana Marconi, elle-même, n'y échappera pas plus tard. De même, dans *Aux deux colombes*, les photos des deux épouses passent et repassent dans le tiroir de son bureau.

De même aussi, on trouve dans *Bonne chance*, semble-t-il, deux allusions à Yvonne Printemps. On sait que le plus grand succès discographique d'Yvonne Printemps fut l'incontournable *Pot-pourri* d'Alain Gerbault¹⁷⁹, hommage chanté au personnage énigmatique qui faisait rêver les français de l'époque par ses audacieuses traversées à la voile en solitaire.

Claude (Guitry) et Marie (Jacqueline Delubac) font une partie de golf au cours de leur voyage mais Claude frappe sa balle très fort et il en suit la trajectoire dans l'espace. Soudain, un télégramme de la Western union s'inscrit sur l'écran. Il est ainsi libellé

« Par 13° de latitude nord et 25° de latitude ouest, je viens de recevoir sur la tête une balle de golf. Alain Gerbault¹⁸⁰. »

¹⁷⁸ Tadeus KOWZAN, *Théâtre miroir, métathéâtre de l'Antiquité au XXIème siècle*, L'Harmattan, 2006, p. 43.

¹⁷⁹ Alain GERBAULT (1893-1942), pilote de la guerre de 14-18, rallie Gibraltar à New York à la voile en solitaire, en 1923. Dans *Le Pot-pourri d'Alain Gerbault*, Yvonne Printemps chante les paroles de Guitry sur une musique de Willemetz. Elle y raconte comment Gerbault a quitté Paris « ses trahisons, ses marchandages, ses combinaisons et tripotages ».

¹⁸⁰ Sacha GUITRY, *Cinéma, Bonne chance*, Omnibus, 2007, p. 39.

Cette farce n'est pas anodine car le nom de Gerbault, pour les spectateurs de 1935, évoque inévitablement Yvonne Printemps dont ils ont entendu la chanson des centaines de fois. Cette balle de golf est adressée à l'ex-Madame Guitry, par personne interposée.

Il semble bien aussi que le buste que Jacqueline aperçoit, tout au début dans la vitrine de son coiffeur soit celui d'Yvonne Printemps. « Marie est sidérée et recule¹⁸¹ », dit le commentaire. Ce buste est, en fait, celui d'une femme vivante et Jacqueline prend peur en le voyant s'animer. Or, les deux femmes se sont affrontées dans la vie. Guitry aimait rassembler (et opposer) le passé et le présent de ses amours. Détail sans doute anecdotique mais très révélateur, il invite ses amis au Georges V, en pleine crise conjugale, le 11 avril 1932, et rédige lui-même le menu saugrenu où deux plats délicieux se suivent

Consommé Jacqueline
Salade de Printemps.

Fernande Choisel commente avec tristesse : « Nous avons le cœur serré en les regardant (...). Tout allait craquer. Yvonne avait respiré une bouffée de liberté¹⁸² ». Guitry a déjà fait jouer ensemble Yvonne Printemps et Charlotte Lysès dans *Jean de la Fontaine*. Il fera jouer, presque en même temps, Jacqueline Delubac et Geneviève de Séréville dans *Remontons les Champs Elysées* où Laurent le Forestier note « le dédoublement féminin suggéré par la présence des deux sœurs siamoises et des deux conquêtes du roi Louis XV¹⁸³ ». Dans une des premières scènes de ce film, les deux actrices jouent tour à tour et ce duo visible au montage seulement n'est pas dû au hasard. Guitry aime à montrer, hélas, ses pièces de collection. Enfin, dans *Le Trésor de Cantenac*, dont la star chantante est Lana Marconi, la caméra s'attarde sur la façade de la mairie de Fontenay le fleuri où il épousa Geneviève de Séréville. Sincère émotion ou panoplie d'un collectionneur de dames ? Les deux sans doute. Guitry ne renonce jamais à évoquer le passé. C'est même ce que ses épouses successives lui reprocheront le plus.

¹⁸¹ Sacha GUITRY, *Cinéma*, Omnibus, 2007, p. 15.

¹⁸² Fernande CHOISEL, *op.cit.*, p.96.

¹⁸³ Luc LE FORESTIER, *Cinémathèque française*,

Un débutant doué

Si Guitry décide enfin de faire du cinéma, il le doit en partie à Jacqueline Delubac qui répétait sans cesse à son époux : « Sacha tu es perdu parce que tu ne tiens pas compte que le cinéma parlant c'est l'avenir... Tu seras un grand acteur mais ce sera une carrière incomplète ». Elle ajoute que « devant le commencement du succès du parlant, parce que cela aussi ça l'amuse, il écrivit un scénario pour nous deux¹⁸⁴. » Elle qui fréquente la Paramount depuis 5 ans, elle voit bien qu'il ignore la technique mais elle comprend très vite aussi que cela n'a pas d'importance. L'attitude de Sacha annonce en effet la célèbre phrase de Chabrol : « Il faut une demi-journée pour apprendre à se servir d'une caméra » et Jacqueline Delubac est assez fine pour s'en rendre compte : « S'il avait vu beaucoup de films, peut-être n'aurait-il pas eu cette innocence qui lui a beaucoup servi, cette faculté à aller directement à ce qui lui était utile¹⁸⁵ ». Il déteste d'ailleurs ceux qu'il appelle « les prisonniers du cinéma¹⁸⁶ » qui sont, dit-il « le plus souvent privés de liberté les pauvreslivrés, pieds et poings liés, à des techniciens assurément pourris de bonnes intentions mais qui, tous, n'avaient pas le souci de la forme et n'avaient pas toujours le respect de l'idée... La technique me terrifie¹⁸⁷ ». Jacqueline Delubac décrit avec beaucoup d'humour l'attitude faussement modeste de cet homme qui a, derrière lui, une centaine de pièces, presque toutes à succès.

« On avait mis à ses côtés un technicien pour lui expliquer les problèmes mécaniques, l'enregistrement, les objectifs, les lumières, les contre-champs et il disait : « Oui, oui ! » mais il faisait ce qu'il voulait. Il savait à peine ce qu'était un travelling ! Et, en même temps, il y a des trouvailles étonnantes dans *Bonne Chance*¹⁸⁸ »

Certaines trouvailles, en effet, étonnent chez ce débutant. Quoi de plus drôle en effet que cette balle de golf qui traverse le ciel et atterrit au Pôle nord sur le crâne d'Alain Gerbault ? Quoi de plus drôle et de plus technique aussi que cette scène

¹⁸⁴ Jacqueline DELUBAC in *Sacha Guitry, cinéaste, op.cit.*, p. 110.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p.112.

¹⁸⁶ Tadeus KOWZAN, *Théâtre-miroir*, L'Harmattan, 2006, p. 43.

¹⁸⁷ Sacha GUITRY, *Le Cinéma et moi, op.cit.*, p. 82.

¹⁸⁸ Jacqueline DELUBAC *Sacha Guitry cinéaste, op.cit.*, p.110.

étonnante où Marie et Claude, comme dans un road movie, voient défiler devant leur capot la campagne française. Claude donne alors à sa compagne un cours gratuit de technique cinématographique, lui qui n’y entend rien.

Claude : « Savez- vous comment les gens de cinéma s’y prennent pour faire ça ?
Marie : Non.
Claude : Eh bien, il paraît qu’ils mettent tout simplement leur appareil dans la voiture
Marie : Est-ce possible ?
Claude : Oui, il paraît.
Marie : Mais ...les paroles qu’on entend
Claude : Eh bien, on m’a dit, les paroles, qu’on les enregistrerait ensuite en studio
Marie : C’est bien invraisemblable¹⁸⁹.

Jacqueline Delubac a donc assisté aux véritables débuts au cinéma d’un Guitry « totalement neuf et innocent¹⁹⁰ ». Elle en savait évidemment bien plus long que lui.

3.6.2 Reprise en mains de la « femme moderne »

Il semblerait donc, à première vue, que *Bonne Chance* » fasse un portrait d’une jeune fille un peu plus « émancipée » donc moderne. Pourtant, il est utile, à ce moment de notre étude, de rappeler le point de vue de Guitry sur les femmes, énoncé dans une conférence du 22 mars 1914 à *La Vie féminine* et que cite Lorcey, son alter ego et son thuriféraire impénitent :

« En dehors de sa fonction naturelle, la femme peut tout faire –mais elle n’est pas faite pour travailler. Toutes les femmes sont jolies quand elles sont aimées : Elles ont donc été créées pour être aimées. Indispensables ornements de la vie, elles perdront leur pouvoir quand elles auront toutes un métier. L’effort n’embellit que les hommes. La grâce, la finesse, la sensibilité, la fraîcheur de sa pensée font de la femme la plus précieuse des auxiliaires de l’homme. Guidée par son instinct et son amour, elle ne pourra pas se tromper¹⁹¹ ».

¹⁸⁹ Sacha GUITRY, *Cinéma, op.cit.*, p. 38-39.

¹⁹⁰ Jacqueline DELUBAC, *Sacha Guitry cinéaste, op.cit.*, p. 110.

¹⁹¹ Jacques LORCEY, *Tout Guitry, op.cit.*, p. 133.

Tel est le portrait de la femme idéale selon Guitry qu'il est bon de rappeler périodiquement. Les femmes ne sauraient être que des auxiliaires des hommes et non des êtres indépendants. Elles doivent rester oisives car le travail enlaidit et l'amour est leur seule ressource. Ce ne sont pas des intellectuelles. Elles ne possèdent que l'instinct et l'amour et le mot « intelligence » ne sert pas à les définir. En revanche, elles sont fines, sensibles et leur pensée est « fraîche ». Fraîche comme celle d'un jeune enfant un peu simplet, sans doute.

Dès le début, Marie nous semble donc assez indépendante mais cette prolétaire semble promise, en fait, à un avenir petit bourgeois assez peu réjouissant. Claude opère en effet chez elle un double changement. D'une part, il l'arrache à un mariage humiliant pour elle car si elle épousait Prosper, elle élèverait les enfants, admirerait la beauté de son mari (son « beau front » qui deviendrait peut-être « ombrageux » comme le chante malicieusement Yvonne Printemps). Elle rangerait « ses petites affaires » et préparerait le dîner. « Il ne faut jamais s'en laisser imposer par les femmes » dit Prosper. « Une femme, c'est fait pour tenir la maison, torcher les enfants et obéir à son époux¹⁹² ». C'est donc un parfait macho qui, puni par l'auteur, ne mangera que des poireaux (l'asperge du pauvre) alors que Marie et Claude dégusteront des asperges.

Mais les choses ne sont pas aussi simples. Si Claude tombe amoureux de Marie c'est parce qu'il apprécie sa grande indépendance, (elle partira seule en voyage avec lui qu'elle connaît à peine, partagera avec lui ses gains et règlera elle-même les détails de sa cérémonie de mariage, avec le maire de Fontenac). En fait, il continue à exercer sur elle une très nette autorité. Il pense « qu'elle ferait mieux d'enchaîner sa liberté ». Il décide de la faire « pivoter » comme une toupie. « Je vais vous faire pivoter, vous allez voir ça, vous voyagerez sous mon nom¹⁹³ ». C'est lui qui fixe leur rendez-vous au zoo sans lui demander son avis. Il choisit seul leurs places au restaurant. C'est lui qui décide de l'itinéraire à suivre : Fontainebeau, Stresa, Milan, Florence, Rome, Brindisi, Le Caire, Monaco et Fontenac pour la seconde fois. Un peu goujat, il lui rappelle que sa bague a coûté cher. C'est lui qui

¹⁹² Sacha GUITRY, *Cinéma, op.cit.*, p. 30.

¹⁹³ *Ibid.*, p. 24.

organise l'accueil de Marie par les gens de son village. C'est lui qui décide leur séparation, lui qui la console, lui qui achète le château sans lui demander s'il lui plaît, lui qui joue au casino alors qu'elle déteste cette activité. Elle n'a jamais voix au chapitre et quand elle pleure parce que sa mère est malade, il l'appelle « mon enfant chéri » et il la dorlote comme si elle avait cinq ans. Pire encore, il lui annonce sans frémir qu'il vient de l'adopter, « Ma petite Marie, embrassez votre père », et elle lui répond timidement : « Vous auriez du tout de même m'en aviser¹⁹⁴ ! »

La peu conventionnelle Marie nous rappelle l'héroïne d'*Un beau mariage* qui désire vivre sa vie et ses amours intensément mais qui finit par se contenter de peu : « C'est pas un homme gentil, moi, que je voudrais épouser¹⁹⁵ », dit-elle à sa mère furieuse. Certes, elle échappe à une vie mesquine mais Claude va vite la transformer en ce qu'il appelle « un ornement de la vie ». On est un peu gêné par le brutal changement qui transforme cette fraîche jeune fille en une figure de mode relookée par Paquin, qui tranche de manière gênante avec les sobres animaux du zoo. Le machisme de Claude est plus sophistiqué que celui de Prosper mais il ne vaut guère mieux.

Geneviève Sellier et Noël Burch disent très justement, nous l'avons vu :

« Entre 1935 et 1938, Sacha Guitry fait dix films avec la jeune Jacqueline Delubac (25ans) qu'il vient d'épouser, à cinquante ans. Ses films s'insèrent parfaitement dans la configuration dominante du cinéma français des années trente, le couple incestueux¹⁹⁶. »

Ils notent également à propos du film *Abus de confiance* (1936) qui fait triompher un fois de plus ce qu'ils appellent « un couple incestueux » (où la femme pourrait être la fille de son mari). Ce film, disent-ils, « flaire incontestablement son *Action française* » et :

« une certaine émancipation des jeunes femmes de couche moyenne est inévitable mais pour que le patriarcat en conserve le contrôle, il faut non seulement affirmer l'autorité des pères mais revenir à l'ère mythique d'une monarchie bienveillante¹⁹⁷. »

¹⁹⁴ Sacha GUITRY, *Cinema, op. cit.*, p. 52.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 19.

¹⁹⁶ Noël BURCH et Geneviève SELLIER, *op. cit.*, p. 181.

Guitry n'en est certes pas là mais Claude est malgré tout un homme de son temps, un artiste peu respectueux de la liberté féminine qui « sculpte » la femme, selon ses goûts. Certes, au départ, Marie Muscat est une jeune blanchisseuse, condamnée, par sa mère et par sa condition, à un triste mariage de raison, qui rêve, comme l'amie musicienne de Ninotchka (Lubitsch 1939) de la lingerie de satin des clientes qui n'est pas à sa portée. Mais, chez Guitry, la jeune fille opère trop vite sa mue. Elle entasse sur son dos, grâce à l'argent gagné, tout un ensemble somptueux de voilettes, de fourrures et de vêtements sophistiqués créés par Paquin et se transforme en une femme-objet empanachée, au milieu d'un paisible zoo.

Nous assistons donc, dans cette scène de *Bonne chance*, à la métamorphose de la « petite actrice des Bouffes Parisiens » en une star de la haute couture façon Paquin et du cinéma selon Guitry. Quand il sera brouillé avec Jacqueline Delubac, en 1938, lors de leur dernière pièce *Un Monde fou*, il l'habillera de noir, coupera ses cheveux bouclés et la transformera quasiment en homme (son sexe est ambigu sur les photos). Mais nous ne sommes ici qu'au tout début de la métamorphose et c'est pourquoi *Bonne Chance* a autant d'importance.

3.6.3 *Quadrille* (1938)



La Parisienne de Province



Rencontre avec l'acteur américain

Quadrille est, comme *Bonne chance*, un film capital en ce qui concerne Jacqueline Delubac car c'est pratiquement le dernier que Guitry tourne avec elle

¹⁹⁷ *Ibid.*, p.30

puisque le petit rôle de la pythonisse, dans *Remontons les Champs-Élysées*, compte à peine dans sa filmographie. C'est aussi une sorte de « mort annoncée » du couple qui se séparera moins d'un an plus tard puisque le film sort le 29 janvier 1938, que leur rupture a lieu en décembre 1938, et qu'au moment où le film sort, Guitry connaît Geneviève de Séréville depuis un bon mois. A la différence de *Bonne chance*, le film a d'abord été une pièce créée pour Jacqueline Delubac en septembre 1937.

Philippe de Maurannes, rédacteur en chef (Guitry) rencontre, dans l'appartement d'un acteur américain Carl Herickson (Georges Grey) de passage à Paris, l'amie de Paulette sa maîtresse (Gaby Morlay). Cette amie se nomme Claudine (Jacqueline Delubac) et elle lui plaît beaucoup depuis longtemps. Il lui annonce pourtant qu'il va épouser Paulette qu'il connaît depuis six ans. Mais celle-ci tombe amoureuse de l'acteur américain avec lequel elle passe la nuit. Philippe, furieux et déçu, veut rompre mais comme Paulette tente de se suicider, il décide de l'épouser malgré sa trahison, à condition que leur amie Claudine devienne sa maîtresse. Le jour du mariage, Paulette s'enfuit avec l'acteur et Philippe décide d'épouser Claudine plutôt que Paulette.

Un quatuor de danseurs amoureux

On a souvent noté le côté musical de ce film que le titre suggère. Le quadrille est en effet une danse qui ressemble beaucoup, dit le Petit Robert, à son ancêtre : la contredanse où, « les couples de danseurs se font vis-à-vis et exécutent des figures ». La structure du film est un peu celle d'un ballet et ce n'est pas par hasard que Guitry lui a donné ce titre.

Anne-Marie Faux qui pense sans doute un peu à *La Ronde* (Ophüls, 1950) écrit d'ailleurs dans le *Sacha Guitry* édité par le Festival de Locarno

C'est un quatuor à cordes vocal. C'est une cour de récréation où s'exécute pour nous une figure chorégraphique circulaire dont chacun vient, à son tour, occuper le centre (...)
L'essentiel c'est que la ritournelle permette à la ronde de tourner ¹⁹⁸»

Au début de la pièce, un seul couple de danseurs « exécute une figure », à savoir le couple constitué par le rédacteur en chef (Guitry) et l'actrice (Gaby Morlay). Mais deux autres danseurs isolés se présentent : la journaliste amie de la

¹⁹⁸ Anne-Marie FOUX *Sacha Guitry, Quadrille*, Editions Yellow now, 1993, p.189 et 191.

famille (Jacqueline Delubac) et l'acteur américain (Georges Grey) qui n'exécutent pas de « figure » ensemble, mais dont la séduction et la disponibilité empêchent le premier couple de continuer à danser ensemble. Le rédacteur en chef (Guitry), séduit par la journaliste, souhaite former avec elle un nouveau couple de danseurs-journalistes qui aurait pour « vis à vis » un couple de danseurs-acteurs. Mais l'acteur américain regagne les coulisses. Abandonnée par ses deux amants, Paulette, danseuse de la première et de la deuxième « figure », tente de se tuer. La musique du quadrille s'interrompt donc mais un nouveau couple vient exécuter une figure, celle des deux journalistes que rapproche aussi leur compassion pour l'actrice suicidaire. La journaliste (Claudine) promet au rédacteur (Philippe) de « danser » avec lui dès qu'il aura reconstitué avec l'actrice (Paulette), le couple du début. Mais, le projet hypocrite du ballet dansé par l'actrice et le rédacteur est annulé par le retour imprévu du « danseur » américain qui enlève Paulette, la première danseuse. Désormais, deux couples de danseurs se font face et forment un parfait quadrille composé des deux acteurs et des deux journalistes.



Entr'acte



Reprise

Pourquoi cette « figure » de couple qui paraît si fragile. Guitry comprend sans doute, dès septembre 1937, que sa « figure de danse » personnelle sera éphémère. Ces « figures » sont soumises à une musique qui peut tout instant s'interrompre ? Son couple connaîtra des bourrasques. Guitry a déjà connu un certain nombre de partenaires avec lesquelles il a « dansé » un temps et il pressent que Jacqueline ne sera pas sa dernière cavalière. Philippe conclut quand même: « On est dans la danse, dansons ! Et quel quadrille ! »

Le film se termine par la course folle des deux couples, comme dans *Bonne chance* mais le ton a changé. La dérision est désormais présente. Les deux courses folles, celle de Philippe et de Claudine en direction de la Mairie et celle de Carl et Paulette vers le paquebot Normandie se déroulent sur un arrière-plan de roue qui tourne, ce qui laisse planer un doute sur la pérennité de leur danse. Dans la pénombre, les deux couples tournoient mais le quadrille ne durera que le temps de ce qu'Anne Marie Faux appelle la « ritournelle », Guitry fait ici inévitablement penser à Shakespeare :

*“All the world is a stage
And all the men and women merely players
They have their exits and their entrances¹⁹⁹.”*

*(Le monde entier est une scène de théâtre.
Tous les hommes et toutes les femmes ne sont que des acteurs.
Ils font tous leur entrée en scène et leur sortie)*

Dans *Quadrille*, comme chez Marivaux, les couples se font et se défont sans cesse. On sait que Guitry aimait beaucoup Marivaux : « Nous donnerions », dit-il, « tout Crébillon pour un acte de Marivaux²⁰⁰ » et il conserve des exemplaires originaux de son œuvre dans sa bibliothèque. L'année suivante, Renoir citera également Marivaux au début de *La Règle du jeu* et ses chassés croisés (« chassé-croisé » est également un terme relatif à la danse) semblent aussi imprévisibles que dans *Quadrille*, entre des êtres aux passions éphémères.

Une femme moderne ?

On est agréablement surpris, au début du film, que Claudine, la journaliste de *Quadrille*, soit si différente du personnage d'Odette que Jacqueline Delubac a interprété, l'année précédente. Odette était une demi-mondaine dépendant financièrement de son amant et qui rêvait de se faire épouser par lui. Claudine est riche, belle aussi et indépendante, ce qui nous change beaucoup car c'est un

¹⁹⁹ William SHAKESPEARE, *As you like it*, acte II, scène 7.

²⁰⁰ Sacha GUITRY, *50 ans, op.cit.*, p.492.

personnage qui n'appartient pas au monde du « boulevard » puisqu'elle n'est ni la maîtresse ni la femme d'un homme. Elle est intelligente, élégante et aimablement virile, comme le sont les feutres d'homme qu'elle porte avec élégance et dont Jacqueline Delubac se vante quelque part d'avoir lancé la mode.

Claudine a, dit-elle, « le sens des réalités », ce qui l'oppose à la fragile et romantique Paulette : ce n'est pas une « petite femme », (comme l'acteur définit Paulette, sa maîtresse). Elle n'est pas entretenue par Philippe et n'attend pas impatiemment qu'on l'épouse. Elle n'est prête à aucun compromis dans son métier et, par exemple, elle refuse d'écrire des articles pour le *New York Herald Tribune* car elle devrait voyager pour ce faire. Elle refuse également d'écrire des articles pour le journal de Philippe qui la flatte effrontément, parce qu'elle redoute sans doute son autoritarisme. C'est une intellectuelle qui pose à l'acteur une question qui n'est pas forcément à sa portée : elle le somme, en effet, de définir le rôle du metteur en scène de cinéma. Par ailleurs, elle est relativement libérée sur le plan physique. Imitant la femme de chambre, jouée par Pauline Carton, qui est tellement ravie d'avoir vu l'aviateur prendre son bain, elle avoue n'être pas insensible à la beauté des hommes, même si, au début de la pièce, elle prétend le contraire. « Il est irrésistible ! » dit-elle finalement, en parlant de Carl et elle lui pose une question assez osée et assez personnelle pour l'époque : « Les femmes sont-elles mieux nues ou habillées ? » Par la suite, elle lui confiera assez crûment que, « quand elle dit : Oui !, elle désire consommer aussitôt, et une seule fois » Si elle dit non, c'est pour toujours. Cette attitude est originale dans le cinéma de son époque où « la femme qui désire est considérée comme dangereuse²⁰¹ », disent Burch et Sellier. Rappelons que le désir sexuel involontaire d'Odette dans *Désiré* était considéré comme à la fois comique et scandaleux.

Tout ceci fait de Claudine (mais nous nuancerons par la suite) une femme moderne, une confidente bienveillante pour ses amis, au début du moins, qui est toujours prête à les aider, même quand ils la dérangent en pleine nuit ! Avec ce personnage mature, on se dit, au début toujours, que le Guitry machiste que nous connaissons a enfin peint une femme nouvelle qui se distingue de ses « petites

²⁰¹ Noël BURCH et Geneviève SELLIER, *op.cit.*, p.102.

femmes » d'autrefois. Comme le dit Raphaëlle Moine, à propos de la relation entre Guitry et Jacqueline Delubac :

Il y trouve sans doute un défi, inédit et singulier dans la vie du maître : confronté à une femme moderne qui n'est, comme elle le dit elle-même, dans ses mémoires, pas vraiment à sa place dans l'univers de Guitry, il relève ce défi notamment dans les rôles écrits pour elle, comme dans *Quadrille* à la fois en se servant avec talent de sa modernité (ou de son image de modernité) pour l'insuffler dans ses films, en parvenant à domestiquer, à contrôler cette modernité.²⁰² »

Jacqueline Delubac « vassalisée » par Guitry

Quelle n'est pas notre déception, au fur et à mesure que se déroule le film, de constater à quel point son personnage de moderne amazone se détruit peu à peu. Il nous faudra attendre la Grande Duchesse Christine des *Deux colombes* ou la terrible Ecaterina de *Toâ* (et d'une manière générale le personnage, à la ville et à la scène de Lana Marconi) pour retrouver un personnage de femme aussi indépendant.

Dès la première scène, on comprend que, pour Philippe, qui mentionne un peu vite ses qualités professionnelles, (il admet qu'elle possède maintenant « une excellente tournure d'esprit » et que ses articles sont intéressants), Claudine est surtout attirante à cause de son apparence physique :

« Quel chemin vous avez fait depuis deux ans ! C'est merveilleux et comme vous vous êtes faite aussi physiquement ! Regardez-vous et rappelez-vous comment vous étiez il y a trois ans (...) Vous êtes méconnaissable. Vos yeux même ont changé (...) Et vous êtes devenue tellement parisienne. »

Il en parle en mâle compétent et en metteur en scène efficace. Elle porte, dit-il, de « sacrés adorables petit chapeaux ». Elle s'est beaucoup améliorée physiquement. Elle s'est « faite ». Il constate que ses yeux même ont beaucoup changé et, devant ces beaux objets, Philippe n'hésite pas à sortir une loupe géante comme pour faire un bilan de laboratoire. En soulevant légèrement ses lunettes, il dessine une sorte de trapèze qui sert de cadre iconolâtre à son épouse. Dans son dernier film avec lui, son visage sera cerné par un triangle. Elle est devenue, non plus une femme de chair mais une icône fétichisée, ce qui est une manière de prendre

²⁰² Raphaëlle MOINE, *Faut-il épouser Jacqueline Delubac*, op.cit., p.84.

congé d'elle. Mais, vu de près, son regard n'est pas très joyeux. C'est avec gravité qu'elle explique : « C'est qu'ils en ont vu depuis trois ans ! », ce qui n'est pas forcément une vision optimiste de la vie commune, transposée à l'écran, de Guitry et de Jacqueline Delubac.

Le personnage de Claudine est donc vite remodelé par Guitry qui semblait « relever le défi » posé par cette femme directe et indépendante. Il la transforme peu à peu en une créature assez conforme à ses idéaux misogynes, en une femme un peu menteuse, comme le sont toutes les femmes, selon lui. Elle trahit sans pudeur la confiance de Philippe en révélant à Paulette qu'il voulait l'épouser après six ans de liaison. Elle ment à son amie Paulette en acceptant de devenir la maîtresse de Philippe. Elle lui ment encore en dissimulant son flirt avec Carl quand la pauvre Paulette, déjà éprouvée, les surprend. Elle n'est que l'automate irresponsable d'un auteur misogyne puisque, on le sait, Guitry pense que les femmes ne cessent de mentir.

Claudine provoque tout de même la violente colère de Philippe en défendant courageusement les femmes qu'il condamne mais elle les défend mal. Selon Philippe, « Toutes les femmes se jalourent et se détestent ». S'adressant directement à Jacqueline/Claudine, il déclare : « Ca ne vaut pas la peine de s'attacher à l'une d'entre vous ! ». Comme le dit Dominique Desanti, chez lui « la femme a pratiquement toujours le mauvais rôle, elle est frivole, inconséquente et exigeante²⁰³ ». La conséquence c'est que Claudine, vue par Guitry, ne proteste même pas quand il dit que les « femmes sont toutes des garces. ». Elle remarque seulement « que ce n'est donc pas la peine d'en changer », ce qui est un langage d'homme. Elle est vraiment la créature de Guitry et elle parle par sa voix.

Elle aura même une attitude assez perverse avec sa meilleure amie Paulette quand elle promettra à Philippe (qui sait aussi bien mentir qu'elle), de devenir sa maîtresse, le jour où il épousera Paulette. Guitry écrira bientôt, dans *Elles et toi*. « Une femme ne tolérera pas que devant elle, vous disiez du mal de sa meilleure amie et elle vous l'arrachera des mains pour l'achever²⁰⁴ ».

²⁰³ Dominique DESANTI, *S. Guitry, itinéraire d'un joueur*, Arléa, 2002, p. 49-50.

²⁰⁴ Sacha GUITRY, 50 ans, *Elles et toi*, *op.cit.*, p. 116.

La conséquence de cette attitude de Claudine, c'est que le séducteur, comblé par la promesse qu'elle lui a faite, se transforme aussitôt en un macho confirmé. Il la force à avouer qu'elle adore « l'automne », c'est à dire lui-même (cette métaphore sera reprise complaisamment, nous l'avons vu, dans *Remontons les Champs-Élysées*). Il la tutoie soudain alors qu'elle n'ose pas encore le faire. Désormais sûr de son emprise, il devient même assez vulgaire « Tâche de manger proprement ! » lui dit-il, en la contraignant à placer sa jambe contre la sienne au banquet du mariage avec Paulette qui n'aura jamais lieu. Dans ce jeu de la séduction dirigé par l'homme, la capture est donc réussie. « Les avons-nous balancées nos dames ? » dit-il avec fatuité. Le temps des madrigaux est terminé.

La femme moderne qu'elle était, sera jugulée par Philippe comme l'est Jacqueline Delubac par Guitry. (Yvonne Printemps dit à Dominique Desanti, nous l'avons vu : « C'était un homme d'une tyrannie que vous, de votre génération, vous n'auriez pas supporté plus d'une heure²⁰⁵ »). Avant le coup de théâtre final, Claudine devait être, sournoisement, la maîtresse de Philippe. Sa récompense, pour avoir accepté ce rôle douteux, c'était le cadeau de douze renards, médaille des femmes entretenues. Précisons qu'elle en aurait douze parce qu'elle serait la maîtresse de Philippe alors que la femme légitime n'en aurait que huit ! Quelle délicatesse !

Il est vrai que la pauvre Claudine, une fois qu'elle a renoncé à son indépendance, n'a que deux issues possibles : soit elle accepte de devenir la maîtresse « Back Street » du mari de son amie Paulette restée vertueuse, ce qui n'est guère gratifiant, soit, si cette dernière choisit la liberté (ce qu'elle fait in fine) elle devra signer un contrat de mariage avec Philippe comme on signe un acte notarié. On peut se demander si Paulette, cette femme qui s'enfuit pour connaître la liberté et un bonheur éphémère, ce n'est pas Jacqueline Delubac, telle que Guitry l'imagine - amèrement - après leur séparation.

En conclusion, comme l'écrit Raphaëlle Moine :

Ce film de rupture reprend dans son intrigue les tensions du couple Guitry-Delubac et place au cœur même de sa fable les contradictions entre le fait d'être femme de Guitry et les

²⁰⁵ Dominique DESANTI, *Sacha Guitry, Itinéraire d'un joueur*, op.cit., p. 38.

aspirations à être une femme autonome professionnellement et libre de ses choix amoureux²⁰⁶.

Fin de Partie

Nous sommes en janvier 1938 et le couple Sacha-Jacqueline est toujours radieux à l'écran. Ils donnent encore le change mais la rupture avec l'épouse de la pièce, jouée par Gaby Morlay, annonce dangereusement celle qui les attend. *Bonne chance* et *Quadrille*, marquent donc nettement le début et la fin de la collaboration des deux artistes.

Le personnage que joue Jacqueline va encore se détériorer dans *En remontant les Champs-Élysées*. Après le rôle vedette de *Quadrille* où sa « liberté de femme moderne » était pourtant singulièrement entamée, elle n'y joue plus que le tout petit rôle de Flora, une voyante de fête foraine où Guitry lui fait parler un langage très primitif et, à vrai dire, un peu bêta, peu adapté à sa sophistication habituelle.

Elle dit donc la bonne aventure sur les Champs Élysées dont Guitry nous conte l'histoire. Nous sommes à l'époque Louis XV. Chauvelin (Lucien Baroux), qui est l'ami du Roi découvre Flora qui lui prédit qu'il mourra la même année que son souverain. Louis XV, auquel Chauvelin a raconté son aventure, est très inquiet et désire rencontrer Flora. Celle-ci est invitée à la Cour mais, prudente, elle refuse de donner aux deux amis la date de leur décès. Elle passera, ravie (selon Guitry !), une nuit dans le lit du Bien-Aimé Louis XV.

Elle paraît à l'écran, enfermée dans un triangle qui reproduit la forme de son visage souriant, mais le commentaire précise qu'elle fait partie des « monstres » de la fête foraine, ce qui prouve la malice de Guitry. Elle sera interrompue deux fois dans sa conversation avec Chauvelin : une première fois par la présentation de deux sœurs siamoises ravissantes qui se détestent et symbolisent, semble-t-il, les deux épouses successives de Guitry. Geneviève de Sérévillle apparaît sur l'écran juste après et empêche donc Jacqueline Delubac/Flora de parler. Mensonge et vérité sont donc présents comme d'habitude. Les deux actrices seront absentes du reste du film après

²⁰⁶ Raphaëlle MOINE, *op.cit.* p. 81.

avoir été si étrangement réunies dans l'épisode Louis XV. La malice de Guitry est évidente.

Malgré son personnage de voyante peu fortunée, Jacqueline Delubac porte quand même deux robes différentes dans les deux scènes qu'elle tourne. Elles ont des manches énormes mais sont littéralement « ficelées » par deux châles fleuris. L'une de ces robes est immaculée en vue de la réception à Versailles. L'autre est couverte de bijoux clinquants. Flora / Jacqueline qui détient le secret de la vie et de la mort, sourit et inquiète à la fois. On ne sait pas, dit le dialogue, si elle est du Nord ou du Sud. Seul compte, dans cet univers machiste, son visage triangulaire son mystère et le désir sexuel qu'elle provoque chez le roi.

Le rôle que Guitry lui confie au théâtre, la même année, n'est guère plus flatteur. Dans *Un monde fou*, il lui retire tous les « vains ornements » de la maison Paquin qu'elle aimait tant. Elle est vêtue d'un habit noir et ne porte plus ni chapeau ni bouclettes. Elle refuse nettement sa féminité. On ne saurait punir davantage celle qui vous quitte. Jacqueline Delubac écrit, dix ans après son divorce :

« Rien ni personne dans la vie ne m'intimide. Je ne me souviens pas d'avoir jamais été impressionnée par qui que ce soit. Est-ce une forme particulière de courage, de l'inconscience ou une assurance excessive ? Il y a sans doute un peu de tout cela²⁰⁷. »

Et dans ce même article, elle ajoute ce qui explique parfaitement leur rupture :

« Il avait des idées bien arrêtées concernant le moindre détail de sa vie quotidienne, des idées qui, parfois, n'étaient pas les miennes. Un comportement qui, à 20 ans, vous enchante et vous apparaît comme la preuve de la plus belle marque d'affection, de sollicitude, à vingt-cinq ans, par exemple, peut déjà vous exaspérer et prendre à vos yeux l'aspect d'une jalousie tyrannique. »

Ces deux êtres étaient donc peu faits pour se rencontrer. Dans *Désirée Clary*, Guitry fera dire à Napoléon, son idole : « Dans un bon ménage, il faut que l'un des époux cède à l'autre²⁰⁸ ». Le texte ci-dessus prouve que Jacqueline Delubac n'était pas du tout d'accord avec cette vision des choses.

²⁰⁷ Jacqueline DELUBAC, *Ici-Paris*, 18.11.1947.